

intimé l'ordre de ne plus se présenter il y a cinq ou six semaines ; et depuis il n'est plus revenu.

—Serait-ce la sœur de madame, tu sais bien cette grande et belle créature que monsieur a consignée à la porte et qui est venue faire quelque tour de sa façon ?

—Oui, je sais, c'est cette viveuse que l'on désigne sous le nom de "la Malle des Indes." Pourquoi, lui donne-t-on ce nom ?

—Je ne sais pas.

La femme de chambre écouta encore.

—Ce n'est pas cela, dit-elle ; je n'entends aucune voix de femme dans le salon : pas même celle de madame. Ah ! je suis bien intriguée !

—Comment faire pour savoir ce qui se passe ?

—Va voir ce qu'il y a, tu viendras me le dire.

—Je n'ose pas, monsieur n'a pas sonné. Tu comprends que, comme il n'est pas seul... Retournons à l'office. Tu m'y attendras, et j'irai à la cuisine chercher des nouvelles.

Ils rétrogradèrent en effet, mais, pendant que Julien descendait à la cuisine, Léontine ne put rester en place. La curiosité l'emporta sur la prudence : elle alla sur la pointe des pieds à la chambre de sa maîtresse.

La porte, de ce côté, n'était pas entièrement poussée. Par un léger entre-bâillement, elle put voir l'intérieur. La porte donnait directement sur le lit de madame d'Humbart. Elle vit sa maîtresse couchée, les cheveux épars, la figure d'une pâleur cadavérique.

Léontine était très dévouée à sa maîtresse, en la voyant ainsi, elle s'empressa d'entrer pour lui donner ses soins.

—Madame ! oh ! madame !... dit-elle en s'approchant. Combien je regrette d'être sortie...

Mais la cuisinière lui imposa silence du geste. Léontine interrogea la grosse femme du regard.

—Morte !... assassinée !... dit-elle.

La camériste, affolée, s'enfuit.

À l'office, elle retrouva le valet de chambre qui remontrait désappointé.

—Mon pauvre Julien ; un grand malheur ! Madame a été assassinée !...

Julien, si gai quelques instants auparavant, resta comme foudroyé par cette lugubre nouvelle.

L'arrivée des domestiques simplifiait la situation, en ce qui concernait du moins l'intérieur de M. d'Humbart, mais elle n'apportait aucun éclaircissement à la justice.

Les magistrats avaient terminé, quant à présent, leurs investigations. Tout avait été relevé, noté, vérifié. L'enquête sommaire était complète. La justice n'avait plus rien à faire dans cette maison désolée. Avant de se retirer les magistrats présentèrent une fois encore leurs condoléances à M. d'Humbart ; ils partirent, confiant à Gardel le soin de chercher une piste et se réservant pour le lendemain de reprendre la procédure.

Pendant les préparatifs de départ, Julien et Léontine attendaient dans l'antichambre.

Léontine, après s'être bien assurée que personne ne faisait attention à eux, se rapprocha du valet de chambre ; elle avait repris tout son sang-froid.

—Julien, dit-elle, c'est bien étrange tout de même. Faut-il le dire aux juges ?

—Quoi donc ?...

—Rue Abatucci, tout à l'heure, quand nous revenions, tu te rappelles bien que je me suis arrêtée au moment où deux messieurs passaient près de nous ?

—Eh bien !

—L'un de ces messieurs disait :

"D'Humbart aurait-il quelque motif de haine contre sa femme ?"

—Chut, répondit Julien ; je me rappelle maintenant ; mais tais-toi, malheureuse, cela ne nous regarde pas.

V

M. d'Humbart passa la nuit à écrire.

La mort, surtout lorsqu'elle arrive inopinément, impose à un chef de famille des devoirs bien cruels à remplir.

Il faut faire connaître le triste événement aux parents les plus proches ; procéder aux déclarations légales à la mairie ; ordonner le convoi des pompes funèbres et le service de l'église : libeller le modèle des lettres de faire part, etc., etc.

Pour M. d'Humbart, une difficulté se présentait.

Sa femme avait une sœur bien connue à Paris dans le monde galant par ses aventures et par son luxe, cette même madame de Saint-Gaudens dont le "petit vicomte" avait raconté au cercle la plus récente fantaisie ?

C'était une femme d'un caractère impérieux, altier, et qui, à un moment donné, pouvait devenir dangereuse.

Fallait-il, en ce moment, oublier sa position équivoque et la considérer comme étant de la famille ?

Après y avoir mûrement réfléchi, M. d'Humbart se résigna à lui écrire.

Il rédigea également une dépêche pour son beau-frère, M. Lefrançois, lieutenant dans un régiment de ligne en garnison au Havre.

Il écrivit quelques lettres indispensables et dressa une sorte d'ordre du jour pour les déclarations et les demandes que Julien aurait à faire pendant la journée.

Pour un homme calme d'esprit et de sang-froid, ce travail n'eût pas exigé plus d'une heure ; mais M. d'Humbart s'interrompait à tout instant et s'absorbait dans ses réflexions.

À peine avait-il terminé, lorsque, exécutant ponctuellement ses ordres, Julien entra dans son cabinet à huit heures du matin.

Julien partit avec les lettres et les dépêches.

Une heure après, les visites de condoléance affluaient chez M. d'Humbart. Le fatal événement s'était déjà répandu.

Ce n'était pas encore la cohue qu'occasionne un enterrement ; le nombre des visiteurs était cependant assez considérable pour que le principal intéressé ne remarquât pas l'absence de certaines personnes qui eussent dû venir se mettre à sa disposition.

Un remplaçant lui eût été grandement nécessaire, car, vers dix heures, Léontine apporta une carte dont la vue fit tressaillir M. d'Humbart.

—Faites entrer au fumoir, dit-il, j'y vais.

Il s'excusa auprès des personnes réunies au salon, et s'empressa de se rendre dans la pièce indiquée.

Une femme l'y attendait.

Très belle, mais les traits contractés par l'impatience et la colère, bien plus que par la douleur, elle était debout, les bras croisés sur la poitrine, dans une attitude de défi et prête à commencer la lutte.

C'était Mme de Saint-Gaudens.

Dès que M. d'Humbart parut :

—Vous êtes trop maladroit pour être insolent, mon cher beau-frère, dit-elle d'une voix brève, méprisante.

—Je ne vous comprends pas, madame.